

inerte. Le prêtre le prend dans ses bras, le porte sur son grabat. Il essaye de le rappeler à la vie, il lui bassine le front... vains efforts !

Il écoute, l'oreille collée à la poitrine de l'homme ; le cœur a cessé de battre. Il approche son petit miroir de poche des lèvres du corps : pas un souffle ne le ternit, l'homme est mort, mort repentant, mort après avoir été réconcilié avec ce Dieu qu'il a tant outragé...

Son visage avait pris un grand air de béatitude : mais quand les voisins compatissants, avertis par M. Chartier et par leur curé, vinrent ensevelir le cadavre, ils reculèrent à l'aspect de ses mains teintes de sang : de ce sang sortait une lumière divine qui les frappa d'admiration, mais non de frayeur.

Les prêtres, ayant ouvert la malle, y trouvèrent le livre de la vieille mère : dans le livre, ils virent une goutte de sang rose, ils furent enivrés de l'odeur suave qui s'en dégageait ; mais il n'y avait plus d'hostie.

\*\*\*

La maison, tombant de vétusté, fut rebâtie un peu plus loin ; le bien passa en d'autres mains, l'homme fut oublié des gens de Saint-Benoît, comme Dieu avait oublié LE CRIME DE L'HABITANT !

*Ermin Picard*

(A suivre)

## LES DINERS DE L'ANCIENNE ROME

Dans un charmant article de la *Vie contemporaine*, M. Cagnat donne un croquis des *Diners de l'ancienne Rome*. La journée d'un Romain de marque n'était pas moins remplie que celle du Parisien le plus actif : il lui fallait recevoir les clients, assister aux audiences de justice, aux séances du Sénat, aux comices populaires, se montrer entre temps à un mariage, à des funérailles, à une prise de toge virile. A Rome donc, comme à Paris, la soirée seule était propice aux relations mondaines.

Au début de l'Etat romain, les femmes, humbles servantes des hommes, restaient au logis filant la laine et surveillant les esclaves. Quand la coutume, plus élémentaire, les admit aux banquets, les chaises qui leur étaient réservées entre les lits des autres convives

marquèrent longtemps encore leur infériorité et ce fut un scandale pour les moralistes et les réactionnaires lorsque, sous l'Empire, elles prirent enfin place parmi les hommes, sur les lits du festin.

Les tables étaient petites, car l'usage voulait qu'autour de chacune d'elles le nombre des convives ne fût ni inférieur à celui des Grâces, ni supérieur à celui des Muses. Pour ne point encombrer ces tables, on apportait successivement chaque service dans des vases précieux rangés avec art sur des surtouts d'argent. Les Romains avaient, en effet, la passion de l'argenterie : les amateurs se piquaient de posséder des pièces historiques (l'un d'eux montrait à Martial la coupe de Didon) ; les autres se contentaient de ces pièces délicates et charmantes que nous a révélées le trésor de Bosco-Reale.

Mais voici l'heure du dîner. Les invités ont quitté la toge de ville pour un vêtement plus léger et leurs souliers pour des sandales ; groupés sous les portiques du péristyle, ils attendent que le "nomenclateur," annonçant le repas, vienne indiquer à chacun sa place. L'amphitryon adresse alors une prière au dieux, leur offre les prémices du festin, fait distribuer aux convives des couronnes de fleurs et, prenant des mains d'un esclave une tablette de cire, donne à haute voix lecture du menu. Ce menu est abondant et varié ; un hôte bien appris ne manque point de réserver à ses invités quelque surprise : ce sera, par exemple, un sanglier dont le ventre énorme sera bourré de grives vivantes qui s'envoleront à l'approche du couteau.

Les Romains connaissent déjà tous les raffinements modernes ; les falsifications même ne leur sont point inconnues. Ils doivent également se défier du marchand de vin qui frelate le falerne et du fruitier qui, pour verdir ses légumes, recourt à l'eau nitrée.

Le dessert marque l'heure des toasts ; on les porte en tendant sa coupe au convive que l'on veut célébrer, ou en vidant soi-même autant de verres qu'il y a de lettres dans le nom qu'on prononce. C'est le moment de faire sortir les jeunes filles. Les esclaves apportent des liqueurs de violettes, de myrte et de pistache, introduisent des mimes, des chanteurs ou des danseurs, et la soirée se termine en beuverie.

Vers minuit, chaque invité reprend sa toge et ses souliers, confie à son esclave la serviette pleine de friandises qu'il emporte en souvenir de la fête, et, précédé d'un autre serviteur qui porte une torche, rentre chez soi, évitant de son mieux le faux-pas et les rôdeurs de nuit.

## L'ÉGLISE DE SAINT-DENIS

(Voir gravure)

A la suite des assemblées des Cinq Comtés, et malgré l'opposition de Papineau, la prise d'armes des Canadiens fut décidée contre les Anglais.

Sir Gosford, alors à la tête du gouvernement, destituait les magistrats et les officiers de la milice, tandis que la population anglaise s'armait et faisait appel aux troupes du Nouveau-Brunswick.

La cavalerie anglaise fut mise en déroute le 23 novembre 1837, près de Chambly, par Viger ; le même jour, le Dr Nelson, à la tête des Patriotes du village de Saint-Denis, battait le colonel Gore à la tête de cinq compagnies de fusiliers, d'un détachement de cavalerie, avec une pièce de canon qui tomba au pouvoir des nôtres.

Le village, après que l'insurrection eût été vaincue, fut brûlé entièrement, moins deux maisons, l'église et une grange. Cette église est celle qui subsiste encore, et dont nous donnons aujourd'hui le dessin.

## UN COUCHER DU SOLEIL

Sirvente, dans la *Nouvelle Revue*, si habilement dirigée par Mme Juliette Adam, publie, sur un coucher du soleil, un joli article dont nous extrayons les lignes suivantes :

Lent et superbe, le soleil se couche par les cieux et sur le tapis des nuages, prodigue, étale l'or de ses rayons glorieux et, fantasmagorique, une féerie se joue par l'espace embrasé.

Des couleurs, des couleurs entassées, accumulées, amoncelées, des Ossa de violets, de rouges et d'oranges et de verts et de gris, de gris vert, sur des Pélions d'or, se meuvent par le bleu, qui à leurs crêtes ont comme une mousse d'or.

Ce sont des violets, des gris, d'où éclatants, percent des rouges, des rouge de fournaise, des rouge sang, des rouge pourpre qui se fondent en rose, en rose pâle, en vieux rose, en rose jamais vu, que jamais plus on ne verra, sans cesse amalgamés, sans cesse refondus par le noyau d'or éclatant en couleurs, en nuances, en teintes indicibles.

Par une déchirure à la lèvre argentée, floconneuse, un rayon libre, oblique, filtre et lumineux, il semble un saint ou quelque dieu auréolé et calme de légende... et dans la splendeur du nuage, un clocher noir et très aigu s'élance.

Le soleil, toujours plus éclatant, descend sur l'horizon, et les violets sombres où des feux mystérieux rougeaient, en une dégradation lente, pâlissent peu à peu : les rouges se font roses, les roses tournent à l'or fluide, au cuivre blanc qui miroite et scintille.

Et maintenant, de proche en proche, voici que tout se décolore : le noyau central d'or s'élargit et pâlit et, soudain, brusquement, presque sans transition, le nuage a repris sa couleur gris noir du jour et s'est repris, morne, à rouler menaçant par le ciel.

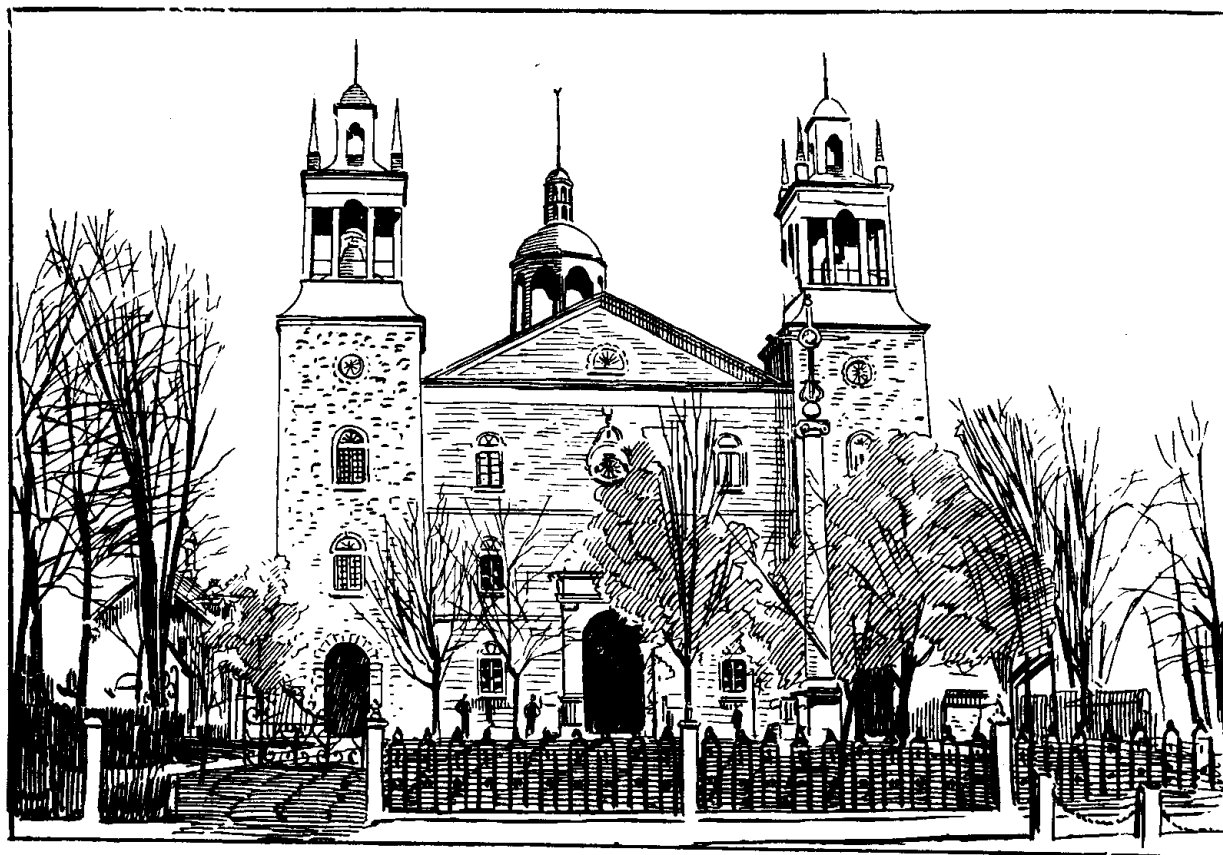
Maintenant c'est fini. Le soleil, encore une fois, a jeté la merveille de ses lueurs, de ses splendeurs sans nom, dans l'immuable nuit des infinis vertigineux.

Et puis demain, puis encore, puis encore, puis d'innombrables jours, se couchera le même encore, en des splendeurs jamais les mêmes.

— Sans mon chien, je pourrais bien mourir de faim.

— Comment cela ?

— Mais oui. Je l'ai déjà vendu six fois et il m'est tellement fidèle qu'il est toujours revenu à la maison !



L'église de Saint-Denis, construite en 1794, telle qu'elle était en 1837 et telle qu'elle est encore aujourd'hui